

---



---

# PRÉCIS HISTORIQUE

## SUR L'IRRUPTION

### DE LA FIÈVRE JAUNE

A LA MARTINIQUE, EN 1802 (1);

Par l'aide-de-camp MOREAU DE JONNÈS, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, membre correspondant de la Société Médicale d'Emulation de Paris.

LA Martinique ayant été rendue à la France par le traité d'Amiens, l'escadre qui devait prendre possession de cette île, mouilla dans la baie du Fort-Royal, vers la fin de septembre 1802.

La traversée n'avait été que de quarante jours; la santé des troupes n'avait souffert aucune altération; l'exercice et la gaîté avaient eu l'influence salutaire qu'on a droit d'en attendre; enfin, la plupart des soldats et des officiers étaient jeunes, actifs, robustes, et déjà habitués aux fatigues de la profession des armes.

Les vaisseaux étaient encore sous voile, lorsque les pirogues de la côte amenèrent à bord quelques femmes de couleur. On leur fit

---

(1) Extrait du Bulletin de la Société de Médicale d'Emulation, d'Avril 1816.

des questions sur la situation de la colonie ; elles répondirent que la garnison anglaise avait fait des pertes considérables par les ravages de la fièvre jaune. Ce nom , que beaucoup de personnes entendaient alors pour la première fois , fit , sur le plus grand nombre , l'effet d'un talisman funeste. Jusqu'au moment du débarquement , on ne cessa de s'entretenir de l'épidémie , qui devint le sujet de toutes les conversations , et l'objet de vives appréhensions que chacun cherchait vainement à dissimuler.

Les troupes étaient à peine en mouvement pour opérer le débarquement , qu'elles furent assaillies par l'une de ces pluies rapides , violentes , diluviales , qui , presque sans se diviser , se précipitent comme une immense nappe d'eau à travers l'atmosphère raréfiée de l'Archipel des Antilles. Un seul instant suffit pour que tous les vêtemens fussent imbibés , et que leur contact produisît la perte soudaine de la température acquise par l'action d'une chaleur solaire de quarante-deux degrés Réaumuriers.

Il m'est arrivé par la suite , lorsque j'étais environné des horreurs de l'épidémie , de rappeler au docteur *Savaresi* , mon digne ami , les circonstances que je viens de mentionner ; et ce savant médecin inclinait à croire , ainsi que moi , que l'influence morale de la première , et l'effet physique de la seconde , avaient puissamment concouru à propager , et peut-être à déterminer , l'irruption de la fièvre jaune.

Des opérations militaires , multipliées et pénibles , ne me permirent point d'observer les premiers cas que l'épidémie offrit au Fort-Royal. D'ailleurs , les médecins du pays , qu'on appela de préférence , déguisèrent , sous le nom

de fièvre maligne ou pernicieuse, ces premiers exemples de l'irruption, et jettèrent une sorte de mystère sur les symptômes qui les caractérisaient et sur les remèdes dont ils faisaient usage.

Mais bientôt cette réserve devint impraticable : l'activité de l'épidémie se multiplia d'un jour à l'autre, en raison directe de ses ravages, qui s'étendirent avec une telle rapidité, qu'elle parut presque simultanément au Fort-Royal et à Saint-Pierre, dans les casernes des villes et celles des forteresses; dans les hôpitaux et dans les maisons des particuliers, et enfin à bord des vaisseaux de guerre et de commerce mouillés dans les rades ou amarés dans les ports.

La terreur et la consternation la suivirent dans ses progrès; on vit des gardes entières abandonner leur poste, et des officiers d'un courage à toute autre épreuve, refuser de faire le service qui les appelait dans les hôpitaux. Les hommes les moins crédules s'astreignaient à porter continuellement des espèces d'amulettes, des sachets de camphre, des citrons et autres choses semblables, auxquelles on supposait une vertu préservative. Il fallut interdire les *clas*, qui annonçaient incessamment que de nouvelles victimes venaient de succomber; on défendit les honneurs funèbres qui, par leur nombre et leurs apprêts, augmentaient l'effroi général. Trois cents Européens périrent dans l'espace d'un mois. La perte annuelle des troupes, calculée d'après les documens officiels, fut exactement comme 3 sont à 4. Toutes choses égales d'ailleurs, les bataillons les mieux disciplinés et les mieux administrés, furent ceux qui perdirent le moins d'hommes. Cepen-

dant la mort frappa indistinctement dans tous les rangs, depuis le général jusqu'au soldat ; elle commença par ceux dont la santé était la plus forte et la plus brillante ; elle atteignit presque aussitôt ceux qui manquaient de tempérance ; les officiers les plus actifs furent enlevés les premiers. Les employés de l'administration ne furent point épargnés, et, à peu d'exceptions près, tout le service de santé disparut.

Dans les premiers temps, les femmes et les enfans arrivés récemment d'Europe, semblèrent devoir échapper à l'épidémie ; mais lorsqu'elle eut atteint son plus haut degré de malignité, on vit des familles entières détruites dans l'espace de quelques jours ; la charité des gens de couleur leur fit recueillir des enfans d'Européens, dont on ignorait jusqu'au nom, tant la mort avait rapidement moissonné ceux de qui ils tenaient l'existence.

Des conjectures sans nombre sur l'origine de l'épidémie, faisaient voir avec effroi dans chaque objet, dans chaque action, cette cause secrète de tant de calamités, cet être invisible dont les coups étaient à-la-fois si rapides et si meurtriers. On l'attribua successivement à l'eau corrompue des citernes du Fort-Royal, aux exhalaisons des dépôts de vase du carénage, à une contagion importée de France, à l'absence de l'ouragan que, depuis 1788, la Martinique n'avait point éprouvé. On s'accorda assez généralement à croire qu'elle était due à l'excès de la chaleur jointe à l'humidité. Il est vrai qu'on était alors dans la saison des pluies, et que le mercure du thermomètre de *Réaumur* s'élevait journellement à l'ombre au 28.<sup>e</sup> degré ; mais

j'ai vu depuis à la Martinique, en 1807, une irruption de la fièvre jaune au mois de janvier, dans la saison sèche, et par une température qui n'était que de 16 à 20 degrés Réaumuriers.

Néanmoins une observation longue et attentive m'a donné lieu de croire que le principe de l'épidémie est dans l'atmosphère, et qu'il est soumis, dans son activité, aux modifications générales et locales du milieu où il agit. Par exemple, à la Martinique, le vent du sud a constamment sur la fièvre jaune une influence analogue à celle que le khamsin a sur la peste d'Égypte. En 1802, toutes les fois que ce vent venait à souffler, ce qui arriva fréquemment, l'épidémie redoublait ses ravages et l'intensité de ses symptômes. En 1814, au contraire, lors du débarquement et du séjour au Fort-Royal, de troupes françaises non-acclimatées, le vent du sud ne se fit sentir que très-rarement, et la fièvre jaune n'offrit que des exemples isolés.

Les modifications que les localités font éprouver à la constitution atmosphérique, me paraissent agir également, avec une puissance initiative, sur la production de la fièvre jaune; elle semble endémique des villes des Antilles, qui toutes sont situées au niveau de la mer, et sur les bords de vastes rentrans des rivages, où les eaux plus tranquilles permettent le dépôt des vases et la croissance des arbres des marécages.

A la Martinique, le Fort Royal et Saint-Pierre, et, dans ces deux villes, les hôpitaux sont les principaux foyers de l'infection, et les seuls peut-être où elle se développe spontanément.

Les campagnes de l'île, qui, par une pente

déclive , s'élèvent du bord de l'Atlantique équatoriale jusqu'aux nuages , sont peu exposées à l'invasion de l'épidémie ; peut-être même n'y paraît-elle que lorsqu'elle y est importée.

Les ports , et sur-tout le carénage du Fort-Royal , semblent réunir toutes les conditions générales qui donnent naissance à la fièvre jaune : c'est de ce dernier hâvre qu'elle est fréquemment sortie pour étendre au loin ses ravages. Il est prudent de n'y point conserver d'équipages nombreux à bord des navires qui s'y réfugient pendant l'hivernage , ou l'on doit , tout au moins , faire prendre aux bâtimens qui y séjournent les positions que l'action de la brise et l'éloignement des *patéluyers* rendent les moins insalubres.

Il faut croire que les localités non-observées modifient d'une manière délétère l'atmosphère des rades et des ports , puisque , du moins à ma connaissance , la fièvre jaune n'a jamais paru spontanément à bord des bâtimens Européens venant aux Antilles , avant qu'ils aient communiqué avec ces îles. J'ai vu les navires au mouillage , être préservés de l'épidémie long-temps encore après qu'elle s'était répandue à terre , et il m'a toujours semblé que leurs équipages ne la contractaient que par contagion , ou pour s'être exposés , dans leurs travaux et leurs communications avec les ports , aux causes locales et accidentelles qui la déterminent immédiatement quand leur action est secondée par les causes prédisposantes.

Celles-ci , sur lesquelles il ne reste que peu ou point de doute , étaient en 1802 , comme

dans toutes les irruptions suivantes dont j'ai été témoin :

1.° Un tempérament robuste et sanguin , ou plutôt peut-être les mœurs et les habitudes qui en résultent , et qui sont en opposition directe avec celles de la zône torride ;

2.° L'âge de la vigueur et de la force , qui réunit les effets dangereux pendant la crise de l'acclimatement , d'une longue série de circonstances physiologiques et morales ;

3.° La terreur produite par l'épidémie , et généralement toutes les affections tristes , à commencer par la nostalgie ;

4.° Les passions violentes , telles que la colère et l'amour ;

5.° Les excès dans les plaisirs , dans les travaux , dans les repas , etc.

La longue série des causes accidentelles se forme d'une foule de circonstances physiques qui ne présentent , en Europe , aucun danger éminent , mais qui déterminent soudainement , aux Antilles , l'invasion de la fièvre jaune. On doit compter , parmi les plus remarquables , l'action des pluies de l'hivernage , quand surtout on conserve sur soi ses habits mouillés ; l'ardeur du soleil au zénith , quand on y est exposé long-temps ; le froid subit que cause un courant d'air , lorsqu'on est baigné de sueur ; une course pénible à cheval ou à pied ; une digestion troublée ; un bain pris à contre-temps ; une saignée faite sur une fausse indication , ou , comme il arrive souvent , pour prévenir la maladie , dont au contraire elle hâte l'apparition , l'abus des médicamens et sur-tout des boissons rafraîchissantes , etc.

De nombreux exemples de ces circonstances

mé les ont montrées manifestement comme causes immédiates de l'épidémie , ou peut-être plutôt comme des occasions de son invasion.

La fièvre jaune atteignit le général *Richepanse* , capitaine-général de la Guadeloupe , à la suite d'un accès de colère.

Elle tua l'amiral anglais lord *Seymour* , pour s'être exposé au courant d'air d'une jalousie entr'ouverte , lorsqu'accablé par la chaleur et transpirant avec abondance , il venait imprudemment d'ôter son habit.

Le général *Devrigny* , qui commandait en 1803 l'armée de la Martinique , et dont je reçus les derniers soupirs , périt cinq jours après s'être exposé à l'air humide d'une nuit pluvieuse qui fit disparaître une foule de furoncles dont il avait le corps couvert. Les symptômes de l'épidémie se manifestèrent immédiatement.

L'aide-de-camp *Larieux* étant monté à cheval aussitôt après un repas , éprouva une indigestion dont les suites prirent bientôt les caractères de la fièvre jaune ; il mourut le septième jour de la maladie.

L'aide-de-camp *Allaire* sembla avoir été frappé de l'épidémie par l'effet de la chaleur violente du soleil , à laquelle il fut exposé longtemps dans un canot , en venant de Saint-Pierre au Fort-Royal.

Le lieutenant-colonel du génie , *Portalis* , persuadé que sa fin était prochaine et inévitable , tomba dans une consternation d'autant plus étrange , que la révolution et la guerre l'avaient souvent placé dans la position la plus périlleuse , et qu'il y avait conservé autant de sang-froid que de philosophie. Il avait d'ailleurs moins à craindre que tout autre , ayant long-

temps habité les provinces méridionales de l'Espagne , et étant d'un âge et d'une constitution tels que le climat ne devait avoir sur lui que peu d'action. On lui conseilla d'aller à la campagne ; il y porta le germe de l'épidémie , et y mourut quelques jours après.

Ces officiers d'état-major , ainsi que plusieurs autres , furent atteints de la fièvre jaune lorsque j'étais avec eux ; je les assistai dans leur maladie , dont je suivis tous les détails. Je leur administrai les remèdes inutiles que prescrivait les médecins , moins dans l'espoir de leur sauver la vie , que pour déguiser leur état à eux-mêmes et à leurs amis.

Les fonctions de chef d'état-major et de commandant - d'armes que je remplissais , m'imposaient la tâche pénible et périlleuse de visiter chaque jour l'hôpital. J'accompagnais habituellement le docteur *Savaresi* , dont j'admirais et tâchais d'imiter le courage , ainsi que cet amour de la science et de l'humanité qu'il conservait au milieu de tant de désastres.

Pendant cette funeste épidémie , les symptômes furent :

1.° Une céphalalgie sus-orbitaire violente , se fixant par fois vers les tempes , et causant des espèces de vertiges ;

2.° Des douleurs dans la région lombaire , vives et douloureuses , sur-tout pendant la station ;

3.° Le regard effaré , exprimant l'inquiétude et l'effroi ;

4.° La langue blanchâtre , et bientôt après pourprée et limoneuse ;

5.° La face pâle et décomposée , quelquefois rouge , animée , enflammée violemment ;

6.° Le frisson, un pouls dur, inégal, déclinant progressivement de force, et devenant peu après petit, insensible et bientôt nul ;

7.° La conservation de la puissance du système musculaire, qui permet au moribond de marcher et de courir, même au moment de l'agonie, et dans l'idée de pouvoir échapper à la mort ;

8.° L'effusion de l'ictère, qui commence ordinairement par les yeux, la face, la poitrine, et qui s'étend sur tout le corps. La nuance est plus ou moins foncée ; elle a par fois l'intensité de la couleur du citron ;

9.° Le vomissement de matière noire : la mort devance souvent ce symptôme et le précède ; mais alors le cadavre devient ordinairement jaune quand le malade est expiré, et l'on trouve dans l'estomac, lors de l'ouverture du corps, la matière noire ;

10.° La suppression de l'urine : je l'ai toujours vue suivie de la mort du malade ;

11.° Des hémorragies partielles et passives. Dans les invasions de la fièvre jaune, qui remontent à une époque déjà éloignée, il arrivait fréquemment que le sang sortait par tous les pores, les hémorragies sont à présent plus bornées, j'ai vu celles du nez être favorables, et au contraire celle de l'anus annoncer le terme fatal de la maladie ;

12.° Le hoquet et des éructations ;

13.° Des pétéchiés larges, rapprochés, de la couleur du sang ;

14.° L'éruption miliaire ;

15.° Des bubons qui apparaissent aux aisselles, et annoncent, ainsi que les deux symp-

tômes précédens et celui ci-après , le plus haut degré de malignité de l'épidémie ;

16.° La tuméfaction des parotides ;

17.° Le coma ou le délire.

L'une ou l'autre de ces affections apparaît souvent dès le début de la maladie , et persiste jusqu'à la fin. Lors de la première , il y a une somnolence continuelle , une singulière taciturnité , une stupeur profonde ; dans la seconde , il y a inquiétude , mal-aise , irritation , délire , agitation excessive , fureur poussée quelquefois jusqu'à la rage. Dans le premier cas , le malade ne cesse de sommeiller que pour mourir ; dans le second , il expire en délirant avec violence , conservant toute sa force et sa vigueur , ou , plus vraisemblablement , recevant une nouvelle énergie physique et morale de l'action même du principe qui lui arrache la vie.

La marche de ces symptômes est toujours rapide ; elle est souvent irrégulière ; il est rare qu'on les observe tous dans le même individu : les plus constans , dans leur réunion , sont la céphalalgie , les douleurs lombaires , l'affaiblissement du pouls , l'effusion ictérique et le vomissement noir. Chaque irruption a ces symptômes prédominans , peut-être en raison du degré d'intensité du principe délétère qui produit l'épidémie. Dans les premiers temps de l'établissement de la colonie , la sortie du sang par les pores était un symptôme commun ; il est maintenant presque sans exemple. En 1802 , les pétéchie , la tuméfaction des parotides , l'éruption miliaire , les bubons , étaient des symptômes fréquens. Dans les irruptions suivantes , les premiers étaient rares , et aucun

exemple des derniers n'est venu à ma connaissance. L'effusion ictérique et le vomissement noir étaient alors les symptômes les plus violents. Il en était ainsi en 1815, et même à cette époque, où la maladie n'était que sporadique, ces mêmes symptômes n'étaient pas prononcés aussi fortement, et ne paraissaient pas avoir un pareil degré de malignité.

Dans les grandes irruptions, la fièvre jaune se termine d'une manière funeste le 3.<sup>e</sup>, le 5.<sup>e</sup>, le 7.<sup>e</sup> ou le 11.<sup>e</sup> jour. J'ai vu plusieurs fois des crises heureuses arriver le 14.<sup>e</sup>. En 1802 et 1803 il périssait souvent des militaires vingt-quatre heures après l'invasion apparente de la maladie; mais il est vraisemblable qu'ils cachaient les premiers symptômes, afin de ne pas être envoyés aux hôpitaux.

La terreur que ces lieux inspiraient était générale; les troupes anglaises l'éprouvent également, et les soldats des garnisons de la Barbade et d'Antigue préférèrent mourir sans secours dans leurs casernes, plutôt que d'aller à l'hôpital.

Cet effroi a pour cause la croyance adoptée généralement dans ces temps de calamités, que la fièvre jaune est contagieuse pour les Européens non-acclimatés, et qu'ils en reçoivent l'infection par le contact immédiat, ou même seulement par l'approche des personnes qui l'ont contractée.

La haute importance d'une question aussi délicate et aussi difficile que celle de savoir si l'épidémie est réellement contagieuse, ne me permet point d'énoncer affirmativement mon avis.

J'ai été témoin oculaire de faits contra-

dictoires dans leurs résultats : en 1809, en revenant des Antilles avec le général comte d'*Houtetot*, dont j'étais aide-de-camp, j'ai vu mourir de la fièvre jaune la plus violemment caractérisée, un matelot qui avait été cinq jours malade dans l'entrepont d'un navire où deux cents hommes étaient entassés. Personne ne contracta l'épidémie, tandis que la dyssentéris qui venait de se déclarer à bord se répandit contagieusement avec une épouvantable rapidité, et enleva en quarante jours le quart des passagers.

L'année précédente, un fait dont j'eus une connaissance immédiate, m'avait offert une conséquence précisément opposée. Le brick *le Palinure* s'étant réparé dans le carénage du Fort-Royal, la fièvre jaune se manifesta bientôt parmi l'équipage ; elle continua ses ravages à bord, même après que le bâtiment eut mis à la mer ; et le brave capitaine *Jance* en était mortellement atteint, lorsque rencontrant le brick anglais *le Carnation*, il l'enleva à l'abordage, malgré la supériorité du nombre de ses caronades et des hommes dont il était monté. Une partie des prisonniers furent transportés à bord du *Palinure* : ils arrivaient d'Europe ; ils n'avaient touché à aucune terre des Antilles ; ils ne pouvaient avoir avec eux le germe de l'épidémie qui jamais ne se déclare spontanément à la mer. La fièvre jaune cependant en frappa un grand nombre aussitôt qu'ils furent au milieu de l'équipage du *Palinure*, qui en était infecté. Poursuivi par les croiseurs ennemis, ce brick entra dans le havre de Sans-Soucy. Je fus à son bord, où se mouraient encore en ce moment plusieurs hommes. J'in-

terrogeai les marins Français et Anglais ; il n'y avait parmi eux qu'une seule opinion : c'était celle de la contagion.

Il est inutile , après ces détails des funestes effets de l'épidémie , de dire combien sont incertains , ou plutôt impuissans , les moyens curatifs qu'on lui oppose. J'ai avancé , avec la plus forte conviction , dans un Essai sur l'Hygiène militaire des Antilles (1), que la médecine prophylactique était la seule qui pût , dans les invasions de l'épidémie , avoir de véritables succès. Cette opinion trouvera ici de nouvelles preuves dans le nombre , la diversité et l'inutilité des remèdes dont on se servit pendant l'irruption de 1803.

On employa d'abord les émétiques et les purgatifs , qui devaient réussir , d'après l'idée des vieux médecins du pays , dont le système est que toutes les maladies proviennent des humeurs.

Les femmes de couleur dont on vantait les cures admirables , considéraient l'épidémie comme une fièvre inflammatoire ; et tirant de cette épithète la nécessité d'adopter les remèdes rafraîchissans , elles faisaient boire aux malades une étonnante quantité de petit-lait ou de limonade , et elles les mettaient dans un bain où on les frottait avec du citron.

Un médecin anglais qui arriva à la Martinique au moment où la fièvre jaune redoublait ses ravages , prétendit qu'il avait un moyen sûr

---

(1) Cet Essai fera partie du 8.<sup>e</sup> vol. des Mémoires que la Société Médicale d'Emulation va incessamment publier.

et prompt de sauver ceux qui en étaient attaqués. Ce moyen n'était autre que la saignée : il le mit en usage avec une telle activité, qu'il avait perdu vingt malades en huit jours, et que j'allais demander son interdiction, lorsqu'il fut atteint lui-même de l'épidémie, et mourut, ou de ses effets ou de ceux de son propre remède. Je l'avais pris pour un charlatan ; c'était seulement un empirique ignorant et téméraire.

On annonça successivement comme des moyens curatifs aussi merveilleux, les bains froids, les aspersions d'eau froide dans le bain chaud, l'opium à haute dose, les vésicatoires avec le calomélas, les synapismes, le moxa, etc., etc.

Plus ces remèdes avaient été vantés, plus la consternation était grande quand on voyait toute leur impuissance. On revint à l'usage du quinquina administré à haute dose ; on employa les vins généreux, l'éther sulfurique, le camphre, le musc, et les vésicatoires de la nuque, de la poitrine et des extrémités inférieures : on obtint quelquefois des succès, mais beaucoup plus souvent on éprouva des revers.

Néanmoins il m'a paru que le quinquina agissait avec une puissance salutaire ; j'en ai vu donner jusqu'à huit onces en trente-six heures ; on employait de préférence le quinquina orangé. Des circonstances concordantes m'ont donné lieu de croire que ses effets heureux tenaient beaucoup à la manière de l'administrer. Par la difficulté de saisir le temps opportun, qui, lorsqu'il est une fois passé ne se retrouve plus à cause de la marche précipitée de la maladie, l'efficacité de ce remède est prodigieusement diminuée. Elle l'est d'autant plus, que pour

prévoir et reconnaître l'opportunité , il faut une réunion de connaissances médicales trop rares dans l'Archipel , pour qu'on ne regrette pas , avec douleur , d'être presque toujours privé , dans les irruptions meurtrières de l'épidémie , des secours des hommes éclairés qui , dans notre patrie , illustrent l'art de guérir.

F I N.